



Introduction au tournant matériel en théories des organisations

François-Xavier de Vaujany, Nathalie Mitev

► To cite this version:

François-Xavier de Vaujany, Nathalie Mitev. Introduction au tournant matériel en théories des organisations. Economica. Les théories des organisations, Economica, 2015. hal-01215557

HAL Id: hal-01215557

<https://hal.science/hal-01215557>

Submitted on 14 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 6

Introduction au tournant matériel en théories des organisations¹

François-Xavier DE VAUJANY et Nathalie MITEV

Comment (re)penser la matérialité des organisations (des objets, des bâtiments, des corps... qu'elles abritent) sans (re-)sombrier dans la posture du déterminisme technologique ou matériel ? Comment lier le social ou le matériel pour certains ? Comment dépasser la dichotomie entre le social et le matériel pour d'autres ? Les travaux sur l'espace organisationnel ont remis au goût du jour ces questions déjà anciennes² (notamment en insistant sur la matérialité des pratiques spatiales). Plus récemment, les approches sur la « sociomatérialité » ont, elles aussi, contribué à la ré-exploration de ces problématiques.

Le retour du vocable de matérialité dans les débats organisationnels et managériaux peut sembler étonnant dans un contexte où dominant de plus en plus l'immatériel, l'abstrait, le complexe et le liquide (de Vaujany et Vaast, 2014b). En effet, les organisations d'aujourd'hui sont de plus en plus étendues et éclatées autour de projets réalisés par des acteurs multiples, sur des territoires et des temps de plus en plus hétérogènes. Le travail indépendant, le télétravail, la mobilité et le coworking progressent, incitant de plus en plus les organisations et l'action collective à se penser loin de leurs murs et temps habituels. De façon concomitante, les technologies de l'information ont favorisé une très large dématérialisation des activités ainsi que des processus organisationnels. Pourquoi donc, *aujourd'hui*, redonner une place à la matérialité dans les organisations et l'action collective ? La réponse tient sans doute dans un paradoxe (de Vaujany et Vaast, 2014b) : c'est précisément parce que les produits et les services diffusés et vendus par les organisations ont une matière problématique qu'il faut des processus et des pratiques particulières afin de les (re-)matérialiser et les (re-)performer. Pour les clients comme les citoyens, il faut plus que jamais incarner, démontrer, matérialiser, simuler, illustrer les activités, les produits et les services. La légitimité de leur prix repose en grande partie sur le succès de cette démarche fortement « performative » (comme nous allons l'expliquer un peu plus loin dans ce chapitre).

¹ Une partie de ce chapitre est une adaptation d'un article publié par la revue *Libellio* : de Vaujany (2011). « Du retour de la matérialité dans l'étude des organisations : une réflexion sur la conférence EGOS 2011 », vol. 7, n°4, pp. 19-25.

² Pour ne faire référence qu'au seul domaine de la théorie des organisations, la Standing Conference on Organizational Symbolism (SCOS) lancée en 1981 (<http://www.scos.org/>) est partie d'un constat très similaire – cf. notamment les écrits liés aux artefacts matériels et symboliques dans les organisations de Gagliardi (1992). Il s'agissait d'adopter une posture post-discursive sur les organisations et l'organisant. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 5 (sur les approches symboliques).

Encadré 6.1.

Matérialiser et performer les activités d'une université : l'apport des « campus tours »

Une des pratiques qui est aujourd'hui un véritable standard dans les universités nord-américaines est celle des « Campus Tours » (ou visite de campus). Il s'agit de visites de campus universitaires organisées entre une et plusieurs fois par jour, sur des formats qui peuvent être différents. Les Campus Tours durent entre 30 minutes et deux heures. Ils sont généralement guidés et commentés par un étudiant.

Sur un trajet précis, le Campus Tour est l'occasion de raconter l'histoire de l'institution, de montrer les installations (salles de sports, campus, salles de cours, matériel informatique, etc.) et de présenter des activités en cours (passage devant les bureaux de professeurs, visite de leur bureau, arrêt devant des salles de cours, promenade dans les couloirs, etc.).

L'université de McGill organise ainsi deux visites de campus par jour. Des étudiants, des parents, des touristes, des bailleurs de fond potentiels (sponsors) ou des professeurs invités s'inscrivent sur une plate-forme en ligne (*McGill in Mind*). La visite (d'une durée d'environ 45 minutes) est organisée sur le campus central de McGill (rue Sherbrooke). Elle est l'occasion de visiter les principaux bâtiments. L'ensemble de la démarche est particulièrement impressionnant.

Lors d'un séjour à Montréal en 2013, nous avons eu l'occasion de participer à une de ces visites organisées par l'université. On nous a alors présenté la première université du Canada, comme une des 20 premières universités au monde, avec des Prix Nobel, trois hôpitaux affiliés, des infrastructures sportives de très haut niveau, des salles de cours qui respectent les meilleurs standards internationaux... L'ensemble était résumé de la façon suivante par notre guide : « vous avez compris ce que nous faisons ? Vous avez vu, cela ressemble à certains campus américains que vous avez déjà visités. Et ne perdez pas de vue l'essentiel : c'est au moins 20 % moins cher [que les universités américaines] ! » Notre guide, une étudiante de l'ouest des Etats-Unis, soulignait par ailleurs un atout que les étudiants n'auraient pas avec d'autres campus (et qui pouvait être testé dès le passage de la grille du campus) : « vous vivrez en plus une expérience internationale. Nous sommes à Montréal, un territoire au parfum très européen. Si vous le souhaitez, mais ce n'est pas obligatoire, vous pourrez même apprendre le français ! »

Quelle est l'originalité des courants matérialistes ou socio-matérialistes ? Sont-ils un virage, un retour en arrière ou la simple continuité de travaux antérieurs ? D'un point de vue historique, comment expliquer ce retour de la matérialité dans les approches organisationnelles ? Quelles sont les limites des approches socio-matérielles ?

Dans ce chapitre, nous allons proposer quelques éléments de réponse.

1. Du retour de la matérialité dans l'étude des organisations : un rééquilibrage de court, moyen et long terme ?

La matérialité en général a été une des grandes absentes des débats académiques de ces trente dernières années au sein des sciences des organisations (Orlikowski, 2007 ; Leonardi et Barley, 2008 ; de Vaujany, 2011 ; Leonardi, 2012 ; de Vaujany et Mitev, 2013 ; de Vaujany et Vaast, 2014a). Il nous semble y avoir trois raisons majeures à cela. Elles sont liées à des mouvements théoriques de court, moyen et long terme qui s'entremêlent.

Les raisons de long terme sont vraisemblablement à chercher dans le sillon des travaux postmarxistes. Pour de nombreux chercheurs en sciences sociales (notamment sociologues), Marx et sa vision fondée sur un « matérialisme historique » (opposable notamment à une vision plus « idéaliste ») ont alimenté de très nombreux travaux de sciences sociales. Au risque d'un jeu de mots hasardeux, on pourrait dire que les courants marxistes et postmarxistes se sont appropriés le thème de la matérialité³ ; le travail de Maurice Godelier étant en anthropologie, une des figures marquantes de ce courant (1984 ; Chanlat, 2014).

S'agissait-il ensuite de « tuer le père » ? La plupart des sociologues de l'après-guerre ont développé une vision postmarxiste et post-matérialiste qui place tantôt l'action et l'instanciation des « propriétés du structurel » (cf. notamment Giddens, 1984), l'intériorisation et l'*habitus* (avec Bourdieu, 1977) tantôt la construction sociale (avec Berger et Luckman, 1966) au cœur de la théorie du social.

De son côté, l'analyse des organisations n'est pas en reste. Elle a influencé un mouvement de moyen terme que l'on peut lier en particulier à l'école des relations humaines, notamment aux recherches de Roethlisberger et Dickson supervisées par Elton Mayo (1939). Ce courant théorique, également fondateur, a démontré l'importance de l'interprétation des acteurs, au-delà du strict environnement physique de leurs interactions. L'atelier et sa configuration matérielle ne déterminent pas le niveau de productivité. L'attention des concepteurs joue un rôle profond dans la motivation des ouvriers et leur productivité (cf. le fameux effet Hawthorne). Cette idée, fort répandue, a été toutefois questionnée par certains historiens à partir d'une relecture attentive des archives (Desmarez, 1983). Plus récemment, des travaux sur l'espace matériel (Lefebvre, 1974 ; Gustafsson, 2006) ou ceux sur la matérialité du social et des pratiques sociales (Dale, 2005) ont été l'occasion de rééquilibrer le travail de théorisation en pensant non seulement le social mais également le cadre matériel de la vie des organisations et de l'action collective.

Au cours des années 1980 et 1990, un autre courant majeur dans le champ des études organisationnelles, mettant plus spécifiquement l'accent sur les objets technologiques (en particulier dans le champ des systèmes d'information), a renforcé à court terme les tendances de long et moyen termes déjà observées. Dans le prolongement de la théorie de la structuration d'Anthony Giddens (1984), de nombreux chercheurs ont pensé les techniques et la technologie comme de simples « traces mnésiques » instanciées par les pratiques. La technologie n'a alors plus d'existence matérielle (ou même instrumentale). Elle est une simple « technologie en pratique » (Orlikowski, 2000). Mais quid des interfaces ou du dispositif matériel et visuel qui incarnent la technologie ? Comment trouvent-ils leur place dans l'instrumentation effectuée par l'acteur ? Afin de répondre à ces questions, les approches socio-matérielles (Pickering, 1995 ; Barad, 2007 ; Suchman, 2007 ; Orlikowski, 2005, 2006, 2007, 2010 ; Leonardi et Barley, 2008, 2010) s'efforcent aujourd'hui de réintroduire le matériel dans la réflexion sociologique (en particulier organisationnelle). Le problème est

³ Ce mouvement long est décrit de la façon suivante par Latour (2007, p. 138) : « I am not enough of an historian to put dates on this short period where the materialist explanans had its greatest force, but it might not be totally off the mark to say that it persisted from the era of post-marxism (Marx's own definition of material explanation being infinitely more subtle than what his successors made of it) all the way to the end-of-the-century sociobiologists (who tried without much success to insert their own simplistic mechanisms into the glorious linkage of Darwin. » Pour une présentation du matérialisme historique de Marx, nous conseillons deux lectures : Feuerbach. Conception matérialiste contre conception idéaliste (Marx, 1932, 2009) et le chapitre III, « La sociologie marxiste ou le matérialisme historique », de Lefebvre (2003).

complexe : comment théoriser la matérialité sans retomber dans les « affres » du déterminisme technologique (Leonardi et Barley, 2008, 2010) ? Les socio-matérialistes puisent notamment dans les travaux de Callon et Latour (la théorie de l'acteur-réseau) pour explorer de nouvelles pistes théoriques. On re-mobilise le principe de symétrie (humains versus non-humains), la notion d'*actants*, et les concepts d'*entanglement* (enchevêtrement) ou de *mangle of practice*. Ces ruptures conceptuelles permettent de souligner le caractère indissociable du social et du matériel.

S'intéressant notamment au cas de Google TM, Orlikowski (2007) montre que les pratiques d'usage du moteur sont largement socio-matérielles. En étant dans la construction d'une information véhiculée par la technologie, on rentre en fait dans un système de règles sur lequel on peut être plus ou moins réflexif. La technologie va faciliter et contraindre l'émergence d'une vision du monde. Cette dynamique est bel et bien à la fois sociale et matérielle.

2. Orientations et concepts-clés des approches matérielles en théorie des organisations

2.1 *Le point d'ancrage des recherches actuelles : la philosophie des sciences et techniques*

Le point d'ancrage de la plupart des travaux actuels sur la matérialité est largement post-structuraliste. Il s'agit de s'intéresser davantage aux « réseaux », aux « relations », aux « associations » et aux « assemblages » qu'aux « structures » et aux « infrastructures » (Latour, 2005).

La sociologie des réseaux de Callon et Latour est une première source d'inspiration majeure des matérialistes ou socio-matérialistes. Ces sociologues se sont surtout intéressés à la science telle qu'elle *se fait* (les pratiques quotidiennes au sein du laboratoire) délaissant la réflexion sur la science telle qu'elle *devrait se faire* (les critères de scientificité). Ils ont montré que la science est surtout l'affaire de porte-paroles, d'enrôlement, d'intéressement, plus que de logique ou de structures sous-jacentes. Cela est tout particulièrement vrai dans le contexte de controverses scientifiques, de discussion fondamentale sur des critères de vérité et des résultats majeurs de recherche en cours. Dans le cas de la célèbre controverse Pouchet-Pasteur, Latour (1989) a bien montré que Pasteur avait davantage « gagné » face à Pouchet qu'il n'avait « eu raison » à force d'arguments rationnels. Pasteur avait en effet enrôlé les porte-paroles les plus puissants, et avait su traduire sa vision en fonction du système institutionnel et politique de l'époque.

Pour les promoteurs de la sociologie des réseaux, la vie sociale est faite d'assemblages divers qui sont particulièrement visibles et questionnés lors de controverses. Tout au long des débats, des objets, des acteurs, des parties-prenantes vont se regrouper, s'associer et constituer un réseau plus ou moins modifiable. Dans le cas du projet de train avant-gardiste appelé Aramis, Latour (1996) a montré que le réseau constitué n'a pas été suffisamment solide et stable. L'innovation technique n'a jamais vu le jour. Faute d'amour peut-être...

Décrire le contenu de ces réseaux, assemblés au fil de controverses plus ou moins violentes, est un exercice délicat. Selon un principe de symétrie, les promoteurs de la sociologie des réseaux ont proposé la notion d'« actant ». Dans la perspective de la théorie de

l'acteur-réseau, les éléments associés dans une controverse sont à la fois humains et non humains.

Plus généralement, le monde n'est pas fait d'humains mobilisant ou interagissant avec des objets techniques. Latour (1993) utilise la métaphore du militaire. Pour lui, le soldat en situation de combat sur le champ de bataille n'est pas en interaction avec son équipement, qu'il s'agisse de ses vêtements ou de ses armes. Il est dans une action individuelle et collective qui mêle des corps, des habits, des plans de bataille, des routines d'action... autrement dit, autant d'éléments humains et non humains.

Par moment, le partage peut cependant être l'objet d'un questionnement réflexif. La part de l'humain et du non-humain dans la dynamique d'un assemblage peut faire débat (cf. encadré 6.2). Toujours est-il que le principe de symétrie reste valable. Il ne faut pas *a priori* distinguer l'humain du non-humain, ou plutôt l'intentionnel du mécanique.

Encadré 6.2.

Le cas d'un crash d'avion : négocier l'humain et le non-humain dans un assemblage à l'issue fatale

Lors d'un crash d'avion, les compagnies aériennes activent généralement des plans standards de gestion de crise. Les familles sont rapidement prises en charge psychologiquement, des numéros verts sont diffusés, sur le terrain de la catastrophe, les marques, logos et signalétiques pouvant permettre d'identifier la compagnie concernée sont très souvent effacés.

Dans les heures qui suivent l'accident, les premiers débats (souvent médiatisés) commencent : s'agit-il d'une faute humaine (pilotage et terrorisme en particulier) ou d'une défaillance matérielle (incriminant le constructeur ou le service de maintenance lié à la compagnie) ? Le débat, qui tourne souvent à la controverse, peut durer des années. Il prend toujours une dimension juridique, les avocats des acteurs-clés étant rapidement impliqués dans les échanges. Parfois, la discussion ne connaît pas de fin très nette... le matériel, le social ou l'assemblage de social et de matériel liés à la catastrophe n'ayant pas été vraiment identifiés.

Ce point est au cœur du retour de la matérialité en théorie des organisations. Depuis les années 1950, l'essentiel de la sociologie occidentale s'est intéressé aux liens sociaux de façon très immatérielle (Latour, 1994). Les sciences sociales ont ainsi pensé la société et ses évolutions loin des objets, loin du corps et plus généralement des cadres spatiaux et temporels qui sont au cœur de toutes les réciprocitys sociales (de Vaujany, 2015a). Depuis les années 1980, une partie de la sociologie s'inscrit dans une logique nouvelle de réinscription de la matière dans le lien social.

Les travaux de Pinch et Bijker (1987) sur le modèle SCOT, les travaux de Barad (2007) sur l'intra-action ou ceux de Pickering (1995) sur *lemangle of practice*⁴ sont indissociables de ceux de Michel Callon et Bruno Latour. Ces auteurs ont grandi et évolué dans le même « bain » scientifique. En puisant d'abord dans l'approche du *Social Shaping of Technology* (MacKenzie et Wajcman, 1985 ; Mitev et Howcroft, 2011), puis dans le modèle de la *Social Construction of Technology* (Pinch et Bijker, 1987), les sociologues ont insisté sur la construction sociale de la technologie.

⁴ Mais également Madeleine Akrich, Antoine Hennion et John Law.

Les grandes innovations techniques ne s'imposent jamais par la rationalité de leur conception et leur utilité intrinsèque. Elles sont l'objet de négociation et de tensions entre des « groupes sociaux pertinents » qui vont en orienter le sens (Alter, 2002). Tous les outils techniques ont une certaine « flexibilité interprétative ». Au terme de débats, les nouveaux objets vont connaître une phase de relative « clôture rhétorique »... jusqu'à la prochaine controverse qui va ré-ouvrir le débat (cf. le cas de l'automobile qui est, aujourd'hui, radicalement questionnée en ce qui concerne son insertion dans l'environnement sociétal et économique).

Barad (2007), dont la perspective est très marquée par les débats d'épistémologie actuels sur la matière en sciences physiques, a mis en avant notamment la notion d'« intra-action ». Selon ces débats, notre monde n'est pas fait d'interactions entre des éléments physiques ou des éléments physiques et humains ; il n'y a pas non plus d'objets dont les propriétés intrinsèques auraient un effet causal sur d'autres, selon des chaînes d'effets linéaires. Le monde est en revanche plutôt fait d'assemblages récursifs d'éléments tous liés à un même mouvement relationnel, une intra-action.

Enfin, Pickering (1995), dans une posture et un style sans doute plus poétique que les précédents, a insisté sur l'enchevêtrement des pratiques constitutives de notre monde (et le glissement de l'« idiome représentatif » à l'« idiome performatif »). *Lemangle of practice* du sociologue permet de valoriser les pratiques (« socio-matérielles ») qui peuvent constituer un objet d'analyse privilégié pour les études en sciences sociales. Toujours de façon singulière, Pickering (1995, 2008) est également revenu sur la rupture sémantique qui est à l'origine d'une nouvelle posture matérielle. La cybernétique (qui s'est développée dans les années 1950) a conduit à un sens de plus en plus désincarné, où l'information n'est plus qu'un élément fluide qui va trouver son usage dans des médias (en l'occurrence ici, les ordinateurs), mais n'a pas (plus ?) de corps par elle-même (Pickering, 2008 ; Hayles, 1999 ; de Vaujany, 2015a ; de Vaujany et Mitev, 2015).

De façon parallèle, deux autres courants (sans lien avec celui des « Science and Technology Studies ») très présents en théorie des organisations et en management ont été l'occasion de redonner toute leur place à l'espace et au cadre matériel des organisations : ce sont les courants de recherches sur les artefacts, et ceux sur l'espace organisationnel.

Toutes deux s'inscrivent dans une large mesure dans une lignée post-structuraliste, et même post-marxiste. L'organisation (en particulier la firme) n'est pas la simple caisse de résonance de conflits (notamment de classe) qu'abrite la société. Les organisations sont le théâtre de conflits et de régulations spécifiques (autonomes au sein d'un champ social) et indirectement un lieu (essentiel) de fabrication de la société et de ses maux. L'action, l'action collective, les organisations, leurs outils et leurs instrumentations doivent être pensés à l'aide de concepts spécifiques (ce qui est vraisemblablement moins le cas du courant précédent, plus STS).

Les travaux sur les artefacts sont liés à différents courants sur les instruments et les outils. On peut mentionner ici les recherches en sciences administratives de Simon (et son paradigme des sciences de l'artificiel ou de la conception, Simon, 1976, 1996), celles sur l'instrumentation et les médiations techniques liées notamment aux travaux de Vygotsky (1930), Simondon (1969) ou Beguin et Rabardel (2000), celles sur l'adoption des techniques managériales (Abrahamson et Fairchild, 1992), celles de l'école française sur les outils de gestion d'inspirations foucauldienne, pragmatiste ou structurationniste (Berry, 1983 ;

Hatchuelet Weil, 1992 ; Lorino, 2002 ; Lorino, Tricard et Clot, 2011 ; de Vaujany, 2005) ou encore les travaux sur les artefacts symboliques dans les organisations (Gagliardi, 1992).

On pourrait par ailleurs situer ces contributions par rapport à deux grandes ruptures théoriques.

La première est une rupture que l'on pourrait qualifier de « représentationniste » par rapport à la rationalité substantive des économistes et leur parti-pris structurel. Pour Simon (1976, 1983 et 1996), les individus ne sont plus omniscients et engagés dans des processus de décisions linéaires. La rationalité est plus tâtonnante, à la recherche de ses propres principes. Elle est susceptible de s'arrêter sur des choix qui n'ont pas grand-chose d'optimal. La firme devient ainsi une boîte noire ouverte par de nombreux travaux de plus en plus liés à une posture sociologique. On découvre alors l'hétérogénéité des ensembles organisationnels, qui sont constitués de parties-prenantes internes et externes aux objectifs plus ou moins compatibles, et que des actions administratives doivent en permanence réconcilier.

La seconde rupture que l'on peut qualifier de « post-représentationniste » est une véritable fin de non-recevoir au principe même de rationalité et de décision. L'action collective est au cœur de l'analyse. Pour les courants qui nous intéressent, elle est une action instrumentée. À la différence de la vision représentationniste de Herbert Alexander Simon (Lorino, 2002), ce second ensemble de recherches (vraisemblablement plus européennes) va valoriser les instrumentations, leurs dimensions performatives et symboliques⁵. Non seulement les managers s'appuient sur des outils décisionnels qui n'ont rien de substantifs, mais ces outils sont également producteurs des mondes qu'ils sont censés représenter et évaluer. Ils sont « performatifs » (McKenzie, 1987 ; Callon et Muniesa, 2009) et ne sont pas les attributs secondaires d'une action individuelle ou collective. Ils en sont la matière essentielle. Par ailleurs, ces outils (et plus généralement, le cadre matériel de l'action collective) ont une valeur symbolique qui va bien au-delà de leur valeur intrinsèque pour l'action. Ils sont porteurs de signes plus ou moins légitimant pour les organisations. C'est ce que valorisent notamment les travaux des néo-institutionnalistes Abrahamson et Fairchild (1999) mais également les recherches ethnographiques sur les artefacts symboliques de Gherardi et Nicolini (2000), Strati (1992, 2004), Yanow (2006), Rafaeli et Pratt (2013).

⁵ L'objectif va également être d'éviter les superpositions théoriques, notamment celles que propose Simon (1983) en ajoutant les « émotions » comme simple autre alternative pour modéliser les processus décisionnels. À la fin de son chapitre « Alternative visions of rationality », il suggère ainsi : « In this first chapter, I have sought to present three visions of rationality: three ways of talking about rational choice. The first of these, the Olympian model, postulates a heroic man making comprehensive choices in an integrated universe. The Olympian view serves, perhaps, as a model of the mind of God, but certainly not as a model of the mind of man. (...). The second, the behavioral model, postulates that human rationality is very limited, very much bounded by the situation and by human computational powers. I have argued that there is a great deal of empirical evidence supporting this kind of theory as a valid description of how human beings make decisions. It is a theory of how organisms, including man, possessing limited computational abilities, make adaptive choices and sometimes survive in a complex, but mostly empty, world. The third, the intuitive model places great stress on the process of intuition. The intuitive theory, I have argued, is in fact a component of the behavioral theory. (...) I have left for the next chapter a fourth theory: the vision of rationality as evolutionary adaptation. The evolutionary model is a de facto model of rationality; it implies that only those organisms that adapt, that behave *as if they were rational*, will survive. » Le dernier point sur le mimétisme rationnel est tout simplement délicieux...

2.2 .Les concepts-clés : matérialité, performativité, affordance, entanglement, imbrication, espace organisationnel et pratiques sociomatérielles

À ce stade, nous souhaitons nous attarder sur les sept concepts-clés des recherches sur la matérialité dans les organisations : la matérialité, la performativité, l'« affordance⁶ », l'enchevêtrement (*entanglement*), l'imbrication, l'espace organisationnel et les pratiques socio-matérielles.

La *matérialité* est bien sûr un concept-clé pour notre réflexion. Il est particulièrement perturbant, voire dangereux pour le chercheur en organisation. Comment (re)penser la matérialité sans (re)tomber dans les affres du déterminisme technologique (Leonardi et Barley, 2008) ? Pour Leonardi et Barley (2008, p. 161), « Materiality matters for theories of technology and organizing because the material properties of artifacts are precisely those tangible resources that provide people with the ability to do old things in new ways and to do things they could not do before ».

Redonner sa place à la matérialité, c'est apparemment redonner une place à la matière, à la substance, dans la réflexion sur le social. Pour certains, *c'est le faire dans le cadre d'un mouvement, d'une pratique ou d'un processus*. La matière est une rencontre. Elle est ce qui a une régularité sociale et matérielle dans l'action collective. Pour cette action sociale partagée et finalisée, la matérialité peut donc être un espace ou un outil (dont tout ou partie du corps lui-même) rencontré dans un schéma intentionnel, en particulier une instrumentation collective. Elle est difficile à dissocier d'une routine collective dont les propriétés performatives et ostensives permettent de retrouver tous les débats précédents sur les artefacts et les outils de gestion (Pentland et Feldman, 2003).

Au-delà de ces premiers éléments de réponse, parler sérieusement de matérialité suppose cependant d'aborder le problème délicat de l'« ontologie » ou des « ontologies » (de Vaujany, 2015b). L'étude des ontologies (en anthropologie notamment) porte sur ce qui est fondamentalement dans l'étude du social (par opposition à ce que l'on connaît ou peut connaître, l'« épistémologie »⁷). La question de l'ontologie est indissociable de celle de la matérialité (voir Halewood, 2005 ; Coole et Frost, 2010 ; Schatzki, 2010 pour le cas des sciences sociales en général, et Leonardi et Barley, 2010 ou Jones, 2013 pour celui du management et de l'organisation en particulier). Le sujet est complexe. L'anthropologie (au cœur des débats sur la matérialité et la culture matérielle) est une entrée possible. Dans le débat anthropologique contemporain, trois ontologies différentes coexistent (de façon plus ou moins complémentaires selon les auteurs) : celle du devenir, celle de l'agence et celle de la matière (de Vaujany, 2015b). La première porte sur le mouvement lui-même, les relations, les associations et les médiations qui lui sont liées. La matière du monde, c'est fondamentalement l'ensemble des processus qu'une patiente « enquête » permet de reconstituer (cf. la posture pragmatiste de Latour, 2005 ou Ingold, 2011). C'est le processus lui-même qui crée des bifurcations entre de possibles entités humaines et non-humaines. L'idée de « sociomatérialité » (avec ou sans tiret) est un non-sens pour cette ontologie (Lorino, 2013). De façon typiquement pragmatiste (au sens philosophique), l'essentiel est alors de saisir les modes d'existence (en anglais : « how things come to matter »). La seconde ontologie (de

⁶ Qui pourrait être traduite (mais de façon approximative) par les termes de « possibilités » ou de « potentialités ».

⁷ Cf. Bhaskar (1997) sur son opposition entre « ontologie » et « épistémologie » (et le risque d'« epistemicfallacy ») ou Pickering (1995) sur la distinction entre idiomes « représentationnels » et « performatifs ».

l'agence) situe la matière fondamentale du monde dans la capacité de transformation matérielle et symbolique d'entités qui se co-constituent dans leurs rencontres. Descola (2005) distingue ainsi quatre ontologies (naturalisme, totémisme, animisme, analogisme), essentiellement fonction du *locus* de l'agence et des modes d'identification. La phénoménologie (en particulier corporalisée) est une source d'influence majeure de cette ontologie. Dans la perspective de cette seconde vision fondamentale du monde, la distinction entre des agences humaines et non-humaines retrouvent une certaine pertinence (Leonardi, 2011 ; de Vaujany, 2015b)⁸. Enfin, la troisième et dernière ontologie porte sur la matière même du monde. Le social et la Nature (appropriée et transformée par le travail de l'Homme) s'opposent. L'idéal et le matériel également (Godelier, 1984). Cette ontologie est marquée par le marxisme et certains travaux réalistes critiques. Si elle crée des dichotomies fortes, elle débouche cependant sur une vision profonde de l'humain, de l'humanité et de la communauté humaine (de Vaujany, 2015b). Dans le cadre du tournant matériel (et des débats plus particuliers liés à la sociomatérialité), les trois visions cohabitent aujourd'hui⁹.

La notion de *performativité* est également centrale pour notre tournant (en particulier pour chercheurs liés aux ontologies de l'agence et du devenir). Elle est liée notamment aux travaux d'Austin (1962) qui a montré que le langage ne faisait pas que représenter le monde. Il pouvait en être constitutif. Lorsque le maire affirme à un jeune couple : « je vous déclare mari et femme », il ne fait pas un simple constat. Il construit un statut social. Pour cela, il a besoin de s'appuyer sur un certain nombre de « conditions de félicité » (être élu, prononcer la phrase dans le cadre solennel de la mairie, consigner la situation dans un registre spécifique avec les signatures des mariés, etc.). Des éléments qui sont autant matériels que sociaux (Boutet, 2010). Plus subtilement encore, les outils mobilisés aujourd'hui dans l'action collective sont loin de seulement « représenter » le monde qui nous entoure. À leur façon, ils le « performant » également, prenant alors le statut de « technologies invisibles » (ils sont parfois tellement fondus dans la routine que leur simple présence n'en est plus évidente, au-delà même de leur nature performative, Berry, 1983). L'exemple le plus évident aujourd'hui est vraisemblablement le moteur de recherche Google TM (Orlikowski, 2007). Celui-ci ne fait pas que refléter l'état d'information lié à une requête. Il le rend capable de « performer » par un dispositif autant matériel que social : d'une part, par l'algorithme qui va faire apparaître certaines informations sur la première page (et d'autres plutôt sur les pages suivantes), et le fera dans tous les cas selon un format prédéfini, et d'autre part, par un certain nombre de réflexes cognitifs du style « je n'ai plus besoin de connaître l'information mais la requête Google qui pourra me ramener vers elle ».

La notion d'*affordance* permet de penser la matérialité dans une perspective relationnelle. Elle est liée aux travaux de Gibson (1988)¹⁰ menés en éthologie. Les objets auraient des propriétés visuelles pour l'action. La vue d'une poignée de porte interpelle le schème d'ouverture des individus. La forme, la couleur, la matière suggèreraient l'action. Avec l'affordance, les théoriciens des organisations disposent d'un concept qui permet de penser les outils (en particulier les technologies) et l'espace organisationnel (notamment l'environnement de travail) loin de tout déterminisme. L'affordance est à la fois un ensemble de contraintes et d'habilitations pour l'action. Une voiture permet un déplacement (elle

⁸ Pour certains (en particulier les pragmatistes), l'identification des agences est liée à l'enquête elle-même. Il peut alors y avoir une vraie complémentarité entre la première et la seconde ontologie.

⁹ Le tournant matériel offre une véritable pluralité ontologique. Il a ainsi des intersections avec d'autres tournants, notamment ceux liés à la performativité, à la communication, aux processus ou aux pratiques.

¹⁰ Gibson s'intéresse également aux types d'objets (détachables et non-détachables), au paysage et à la surface.

permet donc le voyage), mais elle le contraint également (le périmètre de déplacement dépend du niveau d'essence et des infrastructures qui ne sont pas toutes adaptées à un déplacement en voiture). Gibson (1988), Hutchby (2001) et Leonardi (2011) ont insisté sur la dimension relationnelle de l'affordance. C'est au fil d'une relation qui est aussi un apprentissage que la propriété visuelle (propre à chaque individu ou au collectif impliqué dans l'action) va se former et se déformer. Si un même élément matériel peut être mobilisé dans l'action (par exemple, un marteau), il n'aura pas la même affordance pour un individu de 60 ou de 120 kilos, un ouvrier du bâtiment ou un infographiste sans expérience du bricolage. Prendre en compte ainsi la matière est donc loin de ramener les chercheurs en sciences sociales sur les chemins du déterminisme matériel ou technologique.

Avec l'idée d'*entanglement* que l'on peut traduire en français par enchevêtrement, une idée très présente dans les débats sur la socio-matérialité, les matérialistes ou socio-matérialistes cherchent à éviter de tomber dans une dichotomie délicate entre le matériel et le social. L'idée est simple : le matériel et le social sont indissociables, en particulier au niveau des « pratiques socio-matérielles » (Orlikowski, 2007 et 2010). Toute pratique comporte une dimension sociale et une dimension matérielle qui sont entremêlées. Une recherche d'information sur la toile est à la fois une pratique matérielle (elle s'appuie sur des architectures réseaux et des ensembles de lignes de codes) et sociale (les modes de navigation et de restitution de l'information étant profondément sociaux). La réflexion sur les modalités de l'entanglement est bien sûr indissociable d'une réflexion sur les ontologies (cf. notre propos sur ce point).

À la suite de ce constat, les socio-matérialistes ont alors soulevé une question aux implications épistémologiques et méthodologiques radicales : au-delà de nécessités analytiques, faut-il fondamentalement séparer le social et le matériel (ou plus simplement, l'humain et le matériel) ? En proposant le concept d'imbrication, Leonardi (2011) a voulu donner une réponse subtile à la question (et vraisemblablement, en rupture avec la posture défendue par Orlikowski, 2007¹¹). Si les éléments sociaux et matériels sont indissociables, il existerait une action humaine et une action plus matérielle, des intentions et une capacité d'action dont le point d'ancrage serait plutôt matériel, et d'autres dont le point d'ancrage serait plus humain. Pour les sociologues, la notion d'action est un potentiel d'action lié à une intention ou un impetus autodéterminé. Les actions pourraient ensuite s'imbriquer et constituer des routines au service de l'action collective (cf. encadré 6.3). Leonardi fait appel, pour illustrer son propos, à l'image des *tegulae* (tuiles) romaines qui sont totalement imbriquées les unes dans les autres ; le toit constituant un tout. De la même façon, il n'y a pas dans le processus d'imbrication un vide qui isolerait l'espace d'un instant l'action humaine ou l'action matérielle. Vu comme un tout, le processus respecte le principe d'inséparabilité de l'humain et du non-humain ou, plus largement (à l'échelle collective), du social et du

¹¹ Depuis quelques années, deux visions s'opposent au sein du courant socio-matériel. D'une part, Leonardi (2011) distingue deux types d'agence, matérielle ou humaine, ce qui peut sembler questionner le principe ontologique d'une inséparabilité entre l'humain et le non-humain. D'autre part, Orlikowski (2007) valorise (peut-être de façon plus latourienne) une ontologie relationnelle et une certaine inséparabilité entre le social et le matériel, en particulier avec le principe de *constitutive entanglement* (Orlikowski et Scott, 2008; Orlikowski, 2007). Si Leonardi (2011) s'inscrit plutôt dans une ontologie de l'agence, Orlikowski (2007) s'inscrit peut-être d'avantage dans une ontologie du devenir (cf. notre propos précédent sur la notion de matérialité).

matériel. En fonction de stimulus, les actants pourraient puiser dans un répertoire de routines constituées d'agences humaines et matérielles imbriquées.

Encadré 6.3.

De l'imbrication aux routines : le cas d'une infirmière dans un service pédiatrique d'urgence

Un dimanche matin dans un hôpital parisien. Un petit garçon attend avec sa maman au service des urgences. Il a très mal à la gorge et se plaint de difficultés à respirer. Un peu plus d'une heure après son arrivée, il est enfin reçu par un interne assisté par une infirmière. Il est méfiant et particulièrement agité. Le médecin essaie de l'ausculter, en vain. L'enfant repousse assez violemment le stéthoscope et refuse d'expirer. L'infirmière, forte d'une longue expérience en service pédiatrique, sort alors un appareil à bulle devant la bouche du petit. Celui-ci retrouve le sourire et souffle de toutes ses forces. Après la production de nombreuses bulles, le médecin confirme le diagnostic : une belle bronchite.

Afin de réaliser le diagnostic, l'infirmière s'est appuyée sur une imbrication finalement simple : une action humaine (réflexe appareil à bulles), une action matérielle (production de souffle et de bulles), une action humaine (mesure du souffle avec le stéthoscope).

Enfin, les approches matérialistes s'appuient également sur une vision qui dépasse l'horizon de l'action située, de l'action immédiate, pour prendre en compte la dimension spatiale de l'action collective. On va alors au-delà de la perspective technologique et instrumentée qui domine encore dans nombre de recherches socio-matérielles. Le concept d'espace organisationnel illustre clairement cette tendance.

L'espace organisationnel est *le cadre spatial produit et reproduit par l'action collective* (Massey, 1994 ; Dobers et Strannegard, 2004 ; Hernes, 2004 ; Spicer et Taylor, 2004 ; Dale, 2005 ; Clegg et Kornberger, 2006). Il comprend les artefacts matériels et symboliques qui délimitent (i), constituent (ii) et sont constitutifs (iii) de l'action collective (Clegg et Kornberger, 2006). L'espace organisationnel est d'abord une frontière (construite dans l'action) entre un dedans un dehors : il définit les acteurs internes et externes, les artefacts qui sont constitutifs, connexes ou périphériques à l'action collective. En fonction de l'action collective (un projet, une réunion, un changement organisationnel, etc.), l'espace organisationnel sera différent. Dans tous les cas, il ne se limitera pas au simple bâtiment principal ou à un espace de travail *a priori*. Une partie des recherches sur l'espace organisationnel a été influencée par les travaux du sociologue postmarxiste Henri Lefebvre (1991). Pour celui-ci, il est essentiel de considérer les pratiques spatiales dans l'analyse de l'espace social. Lefebvre distingue trois types d'espaces :

- l'espace « conçu » (celui des ingénieurs et des concepteurs, les méthodes, outils, concepts et plus généralement, la logique de conception mobilisée) ;
- l'espace « perçu » (qui correspond à la matière et aux mouvements symboliques ou physiques au sein de l'espace délimité par l'action collective) ;

■ l'espace « vécu » (l'espace tel qu'il est expérimenté subjectivement et intersubjectivement par les utilisateurs finaux).

Ces trois espaces ont un intérêt purement analytique. Ils correspondent à des perspectives indispensables afin de bien penser les pratiques spatiales et leurs différentes dimensions (Zhang, 2005¹²).

Comme la matérialité (en particulier dans la perspective de l'ontologie de l'agence), l'espace est indissociable d'une rencontre. Il est l'objet d'appropriations (première rencontre), de ré-appropriations (deuxième rencontre d'espaces dont subsistent les traces d'occupation par d'autres) et de désappropriations (effacement des traces d'habitation par des tiers). Ces mouvements pourront contribuer à la légitimation ou la délégitimation de l'organisation (Fischer, 1980, 1989, 1990 et 1996 ; Wasserman et Frenkel, 2011 ; de Vaujany et Vaast, 2014a et b).

De son côté, Bachelard (1961), abordant la dimension symbolique de l'espace, a montré à quel point nous sommes « habités » par l'espace matériel, en particulier la maison de notre enfance. Ses pièces, sa verticalité, ses recoins, ses placards... sont des espaces structurés et structurants de notre imaginaire.

Le dernier concept que l'on pourrait valoriser est celui de « *pratiques* » (cf. la partie I de l'ouvrage sur les perspectives pratiques). C'est sans doute le plus essentiel. L'idée de « pratiques socio-matérielles » ou de « pratiques spatiales » est vraisemblablement un pur pléonasme. En particulier si l'on revient sur les écrits fondateurs de sociologues qualifiés à tort de structuralistes (comme Pierre Bourdieu), la dimension spatiale, corporelle et matérielle des pratiques est évidente. La maison et son urbanisme, le corps masculin ou féminin (et sa symbolique projetée dans l'espace), les objets (notamment dans l'émergence de réciprocités), le territoire, les symboles, sont omniprésents dans l'analyse de la société Kabyle proposée par Bourdieu (1972) influencés par les travaux pionniers de Mauss (Bourdieu et Wacquant, 2014). En utilisant les qualificatifs de socio-matériel ou de spatial, les socio-matérialistes insistent de nouveau sur des dimensions oubliées des activités quotidiennes au sein des organisations. Le vocable de pratiques permet également de réintroduire implicitement un volet crucial de l'analyse : celui de champ (Bourdieu et Wacquant, 1992 et 2014).

Les pratiques sont en effet indissociables d'un espace social plus large qu'elles produisent et reproduisent. Le champ correspond à un système de règles relativement autonome au sein de la société. Il va correspondre à un système d'équivalences qui va permettre de mesurer et stocker le capital social et économique de chacun. En cela, il est aussi

¹² Zhang (2005, p. 222) propose une métaphore intéressante afin d'éclairer le statut des trois espaces dans les travaux de Lefebvre : « Wemight compareconceivedspace, perceivedspace and livedspace as three cameras projectingsimultaneously onto anyorganisationalevent. Coming back to the previous example [un homme entrant dans un bureau],through the first camera we read mathematical data, the height of the man, the length ofa corridor, and so on; through the second we see the body movement of the man, hiswalking about, his gestures; and through the third, we reach into his inner subjectivity,his feeling about the stupid doorknob which wouldn't turn, for instance. Each cameragenerates different data – that much in agreement with existing literatures – yet each, atthe same time, refers to, as a whole, the organisational space that they come torepresent. In other words, conceived, perceived and lived spaces overlap, not juxtapose,one another. »

la base d'un vaste système de rôles et de positions. La pratique (économique, artistique, culturelle, familiale, sexuelle, etc.) n'a de sens que mise en perspective avec le ou les champs dans lesquels elle s'insère. Dans le cas contraire, elle n'est qu'un schéma de comportement, un bruit, un réflexe, un instinct, etc. Le champ s'incarne, se produit et se reproduit dans des dispositifs très matériels : des habitus (intérieurisation-extériorisation d'une position dans le champ très corporelle), un capital économique, une situation dans l'espace de la ville ou de la campagne, des goûts artistiques qui vont être liés à une accumulation de choix artistiques spécifiques, etc. Le matériel comme le spatial sont une expression ou une intériorisation du social (Bourdieu et Wacquant, 1992 et 2014).

3. Repenser la matérialité dans les dynamiques organisationnelles : contributions et limites de la posture matérielle

Le tournant matériel a déjà permis de contribuer à plusieurs débats dans le domaine du management et des théories des organisations.

En management des systèmes d'information, il a été l'occasion de dépasser des visions déterministes ou interactionnistes encore très présentes (Orlikowski et Scott, 2008). Surtout, il a permis de redonner un corps et une matière à des technologies que la vague structurationniste avait probablement dissoutes dans le mécanisme d'« instanciation » ou les fameuses « propriétés du structurel » (cf. Giddens, 1984).

En théories des organisations, la vague matérielle a permis de repenser les objets, l'espace et leur rôle dans les dynamiques (notamment de légitimation) de l'organisation. Les mouvements qui composent l'action collective organisée ont une matière indissociablement sociale et matérielle. Pour les recherches sur les « logiques institutionnelles » (Jones, Boxenbaum et Anthony, 2013), les processus de légitimation (de Vaujany et Vaast, 2014a et 2014b), l'esthétique organisationnelle (Strati, 1992 et 2004), la sémantique (Mingers et Willcocks, 2014), ou encore qui s'appuie sur une vision anthropologique des organisations (Chanlat, 1990), la contribution est importante.

Enfin, dans le domaine de la sémantique, le tournant matériel permet également de repenser l'information et la construction de sens (Willcocks et Mingers, 2014 ; de Vaujany et Mitev, 2014 ; de Vaujany, 2015a). Le corps, les artefacts, l'espace, la matière même de l'information sont au cœur des processus de signification.

Le tournant matériel, en particulier son volet socio-matériel, souffre cependant de limites majeures.

Tout d'abord, à quel cadre théorique clair le rattacher ? Force est de constater que, parmi les références que nous avons citées dans ce chapitre, Bruno Latour et Michel Callon et la théorie de l'acteur-réseau sont omniprésents. Qu'apporte alors de plus la littérature socio-matérielle ? En quoi élabore-t-elle des concepts spécifiques et renouvelle-t-elle le débat entamé par Bruno Latour et Michel Callon ? De toute évidence, la spécificité d'une réflexion sur les technologies de l'information (aux effets plus cognitifs que matériels) ne justifie pas à elle seule un nouvel appareillage pour penser le lien entre le social et le matériel. Cependant,

la distinction entre une technologie cognitive et une technologie productive, ou une technologie prescriptive et une technologie cognitive devrait peut-être susciter une pensée socio-matérielle spécifique... mais ce point (à notre connaissance) ne fait pas l'objet d'un approfondissement sérieux.

Une technologie cognitive n'est pas tout à fait comparable aux vêtements ou à l'armement des soldats (pour reprendre un exemple connu de la théorie des réseaux). Si les technologies étudiées par le chercheur s'apparentent à des technologies du geste, celles-ci peuvent alors s'insérer davantage dans une interaction qu'une instanciation. L'usage de Google TM ou d'un téléphone portable peut se fondre dans un geste de recherche d'information. L'utilisation d'un distributeur automatique de billets, d'une photocopieuse ou de certains outils de traitement de l'information (en particulier en situation d'apprentissage, ce moment où l'exogénéité de la technologie est le plus évident pour l'acteur qui la manipule) rend la posture interactionniste (d'ailleurs très présente dans les écrits de Suchman, 1987) parfois pertinente.

Plus fondamentalement, on peut aussi se demander si la socio-matérialité en général correspond réellement à une problématique essentielle pour la théorie des organisations ou les sciences de gestion. Justifie-t-elle le formidable engouement qu'elle suscite ? Le cas d'un autre événement affilié à l'association académique EGOS montre l'ampleur du phénomène. L'*International Symposium on Process Organization Studies* (un atelier annuel affilié à EGOS organisé à Corfou en 2011) portait sur les approches socio-matérielles. Plus de 250 projets ont été soumis au comité de lecture. À la conférence annuelle d'EGOS, comme au workshop annuel de l'*Organization Studies Summer Workshop*, de nombreux travaux ont exploré les modalités d'*entanglement* du social et du matériel (notamment technologique). Mais ne peut-on pas imaginer des croisements de problématiques plus centraux pour le monde des organisations (pour certains d'ailleurs en cours de traitements par des acteurs de la communauté socio-matérielle) ? Des travaux sur la régulation socio-matérielle (notamment dans les salles de marché) ? Une compréhension renouvelée du Système d'Information (SI) comme ensemble de pratiques socio-matérielles permettant ou contraignant la circulation d'informations ? Une étude du lien entre mouvements sociaux et matérialité sociétale ? Une analyse de la performativité des produits structurés pour les acteurs des marchés financiers ? Pour revenir sur l'enjeu que nous avons évoqué dans notre introduction, on peut également se demander si les processus de « valuation » des services au cœur de nos sociétés contemporaines ne devraient pas faire l'objet d'une attention toute particulière de la part des socio-matérialistes¹³.

Plus gênant peut-être : on peut se demander si la socio-matérialité (surtout si on la réduit au prisme Latourien) n'est pas un positionnement anthropologique parmi d'autres. Descola (2005, p. 323) identifie en effet quatre systèmes anthropologiques (avec chacun une articulation spécifique du social avec le matériel) :

- le « totémisme » qui postule une continuité profonde entre le matériel et le social, l'humain et le non-humain ;
- l'« analogisme » qui valorise un réseau de continuités et de discontinuités « structurées par des relations de correspondance » ;

¹³ De ce point de vue, la toute récente revue *Valuation studies* (<http://valuationstudies.liu.se/>) ouvre sans doute des pistes de recherche intéressantes. Dans tous les cas, l'exploration théorique des processus de valuation impliquera des concepts qui pourront être éloignés de la théorie des réseaux, et puiseront vraisemblablement dans le pragmatisme, le réalisme critique, la phénoménologie, les approches pratiques ou encore l'iconographie.

- l'« animisme » qui « prête aux non-humains l'intériorité des humains » ;
- le « naturalisme » qui nous « associe aux non-humains par des continuités matérielles, mais en nous en séparant simultanément par des aptitudes culturelles ».

La socio-matérialité n'est-elle qu'une forme de totémisme associationniste, un système anthropologique bien réel, mais *in fine* une dynamique possible parmi d'autres ? Doit-elle alors faire l'objet d'une contextualisation socio-historique ? La théorie de l'acteur réseau est-elle la perspective finalement la plus adaptée à notre monde (pour la partie occidentale) global, liquide, et plus que jamais, en mouvement (en particulier dans le domaine des sciences et techniques) ? Cette question est indissociable d'un autre débat en cours dans le champ de l'anthropologie, celui qui porte sur les « ontologies » (Kelly, 2014 ; de Vaujany, 2015b). Qu'est-ce qui est fondamental pour la collectivité étudiée ? Qu'est-ce qui fonde son monde, et la façon de le vivre et le rationaliser ? Si la pensée de Descola (2005) dans la foulée de l'école française d'anthropologie (Mauss, Lévi-Strauss, Godelier, Héritier) ouvre à une « ontologie plurielle » (celle de monde dont les mécanismes d'identification et de relation diffèrent), celle de Latour (2005) est sans doute plus pragmatiste (ce sont les modes d'existence eux-mêmes qui diffèrent, mais nous sommes tous dans le même monde global)¹⁴.

On pourrait soulever le même type de critiques en ce qui concerne la littérature spatiale en théorie des organisations. En quoi les pratiques spatiales dans les organisations sont-elles spécifiques ? Pour celles qui invitent à dépasser la dichotomie interne et externe (notamment dans une perspective symbolique), la matérialité des pratiques spatiales dans l'organisation a-t-elle une quelconque originalité ? Dans le prolongement de cette question, la dynamique spatiale dans un ensemble organisationnel est rarement comparée à celle d'autres actions collectives (mouvements sociaux, mouvement de foule, déplacement familial, déplacement touristique, etc.). Par ailleurs, la dimension symbolique des artefacts qui délimitent l'espace (ou celles des artefacts qui constituent les intersections dans les organisations) est rarement approfondie.

L'exploration des processus et des pratiques de matérialisation est simultanément un *retour* (on revient en effet à des débats anciens des sciences sociales), un *tour* (pour les sciences sociales, elle est un tour de force¹⁵ destiné à intégrer un objet et une dimension dont la légitimité est plus que jamais au cœur de débats), et un *détour* (car le management et la théorie des organisations s'appuient désormais sur des concepts élaborés dans les domaines de la sociologie, de l'anthropologie, de l'Interaction Homme Machine et du management qui sont relativement nouveaux).

Le défi à relever, dans des espaces organisationnels où les technologies se miniaturisent, s'externalisent, perdent de la visibilité (tout de devenant omniprésentes) s'éloignent, se relie à une multiplicité de réseaux (numériques, financiers, juridiques...) de granularité variable, s'annonce donc passionnant. L'action collective connaît des mutations radicales. Les instruments de gestion ne sont plus calés sur une fonction et un espace spécifique de l'organisation. Les indépendants sont de plus en plus nombreux face à des

¹⁴ Voir de Vaujany (2014) pour la proposition de trois ontologies distinctes : processus, objet et matière. Si pour l'ontologie processus le cadre ontologique est le devenir et le temps (tout est mouvement et la distinction matérielle et sociale elle-même est caduque, les modes d'existence et processus sont un hybride), l'ontologie objet valorise étymologiquement « ce qui est derrière » (et peut phénoménologiquement mener à des mondes continus ou discontinus), l'ontologie de la matière insiste sur une différence *réelle* entre l'humain et les structures, l'humain et le matériel.

¹⁵ Voir un tour de magie pour les plus critiques.

salariés dont le nombre diminue dans de nombreux pays. Des pratiques comme le télétravail, la mobilité digitale, le coworking, le Do It Yourself (notamment dans le contexte de « maker spaces » et de « Fablabs »¹⁶) sont en en forte progression. Incontestablement, l'actualité sociale et matérielle des organisations justifie le virage théorique mis de l'avant par les promoteurs d'approches plus matérielles et réflexives ontologiquement de l'action collective et des espaces et instruments qui la sous-tendent.

Dans la partie matérielle de cet ouvrage, cinq chapitres (inscrits dans des ontologies différentes) vont nous permettre d'approfondir les éléments que nous venons d'évoquer sur les objets, les technologies et la matérialité.

Le chapitre 7, co-écrit par Julien Malaurent, Philippe Eynaud et Damien Mourey, s'intitule « Des outils et instruments dans l'organisation : définitions et perspectives théoriques ». En s'appuyant entre autres sur la théorie de l'activité, ils détaillent les cadres théoriques existants, centrés sur les outils et les technologies dans les organisations, et leurs instrumentations quotidiennes.

Le chapitre 8, co-écrit par Patrick Gilbert et Ève Chiapello, a pour titre « L'agence des outils de gestion ». Les outils de gestion ne sont pas seulement des choses que l'on utilise. Ils ont également une capacité d'action, une certaine autonomie d'action qui est au cœur de ce chapitre.

Le chapitre 9 porte sur « Les théories de l'espace organisationnel ». Anouk Mukherjee et Stewart Clegg présentent les théories centrées sur l'espace organisationnel et leurs applications en théorie des organisations.

Le chapitre 10 a une orientation théorique particulière. Bernard Leca, Eva Boxenbaum et Isabelle Huault s'intéressent à « La matérialité dans l'analyse institutionnelle ». Les auteurs montrent la place qu'occupent et pourraient occuper la matérialité et les artefacts dans l'analyse institutionnelle.

Enfin, dans la lignée du réseau SCOS, SierkYbema, Merlijn van Hulst et DvoraYanow développent une perspective symbolique avec le chapitre 11 intitulé « Les symboles dans les organisations : langage, actes, et objets ». Ce dernier chapitre est l'occasion de revenir sur un point clé : l'articulation langage, matérialité et objets.

Bibliographie

- Abrahamson E. et Fairchild G. (1999), « Management fashion: Lifecycles, triggers, and collective learningprocesses », *Administrative Science Quarterly*, 44(4), p. 708-740.
- Archer M., Bhaskar R., Collier A., Lawson T. et Norrie A. (eds.) (1998), *Critical Realism: Essential Readings*, Londres, Routledge.
- Bachelard G. (1961), *Poétique de l'espace*, Paris, PUF.

¹⁶ Voir à ce sujet le très bel ouvrage de Michel Lallement (2014).

- Barad K.M. (2007), *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham (NC), Duke University Press.
- Beguin P. et Rabardel P. (2000), « Designing for instrument-mediated activity », *Scandinavian Journal of Information Systems*, 12, p. 173-190.
- Coole, D et Frost, S. (Eds.) (2010). *New materialisms: Ontology, agency, and politics*. Duke University Press.
- Berger P.L. et Luckman T. (1967), *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*, New York, Anchor.
- Berry M. (1983), « Une technologie invisible – L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains ». CRG-1133. *Cahier du laboratoire*, numéro 1983, classification JEL : L20.
- Bhaskar, R. (1997). « On the ontological status of ideas ». *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 27(2-3), 139-147.
- Bourdieu P. (1977), *Outline of a Theory of Practice*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Bourdieu P. et Wacquant L. (2014), *Invitation à la sociologie réflexive*, Paris, Le Seuil.
- Boutet J. (2010), *Le pouvoir des mots*, La Dispute.
- Chanlat J.F. (ed.) (1990), *L'individu dans l'organisation: les dimensions oubliées*, Laval : Presses Université Laval.
- Clegg S. et Kornberger M. (eds) (2006), *Space, Organizations and Management Theory*, Malmö, Liber & Copenhagen Business School Press.
- Dale K. (2005), « Building a Social Materiality: Spatial and Embodied Politics in Organizational Control », *Organization*, 12, p. 649-678.
- Descola P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Desmarez, P. (1983). La sociologie industrielle fille de la thermodynamique d'équilibre?. *Sociologie du travail*, 25(3), p. 261-274.
- Dobers P. et Strannegard L. (2004), « The Cocoon – A Traveling Space », *Organization*, 11, p. 825-848.
- Feldman M.S. et Pentland B.T. (2003), « Reconceptualizing organizational routines as a source of flexibility and change », *Administrative Science Quarterly*, 48(1), p. 94-118.
- Fischer G.-N., (1980), *Espace industriel et liberté*, Paris, PUF, 1980.
- Fischer G.-N., (1989), *Psychologie des espaces de travail*, Paris, Armand Colin, 1989.
- Fischer G.-N., (1990), « Espace , identité et organisation », in Chanlat J.-F. (dir), *L'individu dans l'organisation Les dimensions oubliées*, Ste Foy, Les Presses de L'Université Laval, Paris, Eska.
- Fischer G.-N. et Vischer J. (1996), *Évaluation des espaces de travail*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Gagliardi P. (ed.) (1992), *Symbols and artifacts*, Hawthorne (NY), Aldine de Gruyter.
- Gherardi S. et Nicolini D. (2000), « To transfer is to transform: The circulation of safety knowledge », *Organization*, 7(2), p. 329-348.
- Gibson E.J. (1988), « Exploratory behavior in the development of perceiving, acting, and the acquiring of knowledge », *Annual Review of Psychology*, 39(1), p. 1-42.
- Giddens A. (1984), *The constitution of society*, Berkeley, University of California Press.
- Godelier M. (1984), *L'idéal et le matériel*, Paris, Fayard.
- Godelier M. (2004), *Au fondement des sociétés humaines : ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- Gustafsson C. (2006), « Organizations and physical space. Space, Organizations and Management Theory », in S.R. Clegg et M. Kornberger, *Space, Organizations and Management Theory*, Malmö, Liber & Copenhagen Business School Press, p. 221-241.
- Halewood, M. (2005), « On Whitehead and Deleuze: the process of materiality », *Configurations*, 13(1), p. 57-76.
- Hatchuel A. et Weil B. (1992), *L'expert et le système : gestion des savoirs et métamorphose des acteurs dans l'entreprise industrielle ; suivi de Quatre histoires de systèmes-experts*, Economica.
- Hernes T. (2004), *The Spatial Construction of Organization*, Amsterdam, John Benjamins.

- Hutchby I. (2001), « Technologies, texts and affordances », *Sociology*, 35(2), p. 441-456.
- Ingold T. (2011). *Being Alive: Essays on Movement, Knowledge and Description*. London, Routledge.
- Jones, M. (2013), « Untangling sociomateriality », in Carlile, P. R., & Langley, A. (2013). *How matter matters: Objects, artifacts, and materiality in organization studies* (Vol. 3). Oxford University Press.
- Jones C., Boxenbaum E. et Anthony C. (2013), « The immateriality of material practices in institutional logics », *Research in the Sociology of Organizations*, 39, p. 51-75.
- Kelly J.D. (2014), « The ontological turn in French philosophical anthropology Theory », *Journal of Ethnographic Theory*, 4 (1), p. 259-269.
- Lallement, M. (2014). *L'âge du faire*, Paris ; Editions du Seuil.
- Latour B. (1989), *Pasteur et Pouchet : hétérogenèse de l'histoire des sciences. Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas.
- Latour B. (1993), *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, Le Seuil.
- Latour B. (1994), « Une sociologie sans objets ? Remarques sur l'inter-objectivité », *Sociologie du Travail*, vol. 26, n° 4, p. 587-607.
- Latour B. (1996), *Aramis, or, the love of technology* (Vol. 1996), Cambridge, MA, Harvard University Press.
- Latour B. (2005), *Reassembling the social*, Oxford, Oxford University Press.
- Latour B. (2007), « Can we get our materialism back, please? », *ISIS*, vol. 98, n° 1, p. 138-142.
- Lefebvre H. (1974), *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos, traduction en anglais : Lefebvre H. (1991), *The Production of Space*, Oxford, Blackwell.
- Lefebvre H. (2003), *Le Marxisme*, Paris, PUF.
- Leonardi P. (2011), « When Flexible Routines Meet Flexible Technologies: Affordance, Constraint, and the Imbrication of Human and Material Agencies », *MIS Quarterly*, vol. 35, n° 1, p. 147-167.
- Leonardi P.M. et Barley S.R. (2008), « Materiality and change: Challenges to building better theory about technology and organizing », *Information and Organization*, vol. 18, n° 3, p. 159-176.
- Leonardi P.M. et Barley S.R. (2010), « What Is Under Construction Here? Social Action, Materiality, and Power in Constructivist Studies of Technology and Organizing », *The Academy of Management Annals*, vol. 4, n° 1, p. 1-51.
- Lorino P. (2002), *Vers une théorie pragmatique et sémiotique des outils appliquée aux instruments de gestion*, Groupe ESSEC.
- Lorino P. (2013). « Management systems as Organizational 'Architextures' ». In de Vaujany, F.X. & Mitev, N. (eds). *Materiality and space. Organizations, artefacts and practices*, The Palgrave Macmillan, pp. 62-95.
- Lorino P., Tricard, B. et Clot Y. (2011), « Research methods for non-representational approaches to organizational complexity: The dialogical mediated inquiry », *Organization Studies*, 32(6), p. 769-801.
- MacKenzie D. et Wajcman J. (eds.) (1985), *The Social Shaping of Technology*, Milton Keynes, Open University Press.
- Marx K. (1981), *Grundrisse*, London, Penguin books.
- Marx K. (2009. 1932, 1^{re} éd.), *Feuerbach. Conception matérialiste contre conception idéaliste*, Paris, Gallimard.
- Massey D.B. (1994), *Space, place, and gender*, University of Minnesota Press.
- Mingers J. et Willcocks L. (2014), « An integrative semiotic framework for information systems: The social, personal and material worlds », *Information and Organization*, 24(1), p. 48-70.
- Mitev N. et Howcroft D.A. (2011), « Post-structuralism, social shaping of technology and actor network theory: what can they bring to IS research? », in W. Currie et B. Galliers, *Oxford Handbook on Management Information Systems*, Oxford University Press, p. 292-322.
- Orlikowski W.J. (2000), « Using technology and constituting structures: a practice lens for studying technology in organizations », *Organization Science*, vol. 11, n° 4, p. 404-428.

- Orlikowski W.J. (2005), « Material works: exploring the situated entanglement of technological performativity and human agency », *Scandinavian Journal of Information Systems*, vol. 17, n° 1, p. 183-186.
- Orlikowski W.J. (2006), « Material knowing: the scaffolding of human knowledgeability », *European Journal of Information Systems*, vol. 15, n° 5, p. 460-466.
- Orlikowski W.J. (2007), « Sociomaterial Practices: Exploring Technology at Work », *Organization Studies*, vol. 28, n° 9, p. 1435-1448.
- Orlikowski W.J. (2010), « The sociomateriality of organisational life: considering technology in management research », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 34, n° 1, p. 125-141.
- Orlikowski W.J. et Scott S.V. (2008), « Sociomateriality: Challenging the separation of technology, work and organization », *Academy of Management Annals*, vol. 2, n° 1, p. 433-474.
- Pickering A. (1995), *The Mangle of Practice: Time, Agency, and Science*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Pickering A. et Guzik, K. (eds.) (2008), *The Mangle in Practice: Science, Society, and Becoming*, Durham (NC), Duke University Press.
- Rafaeli A. et Pratt M.G. (Eds.) (2013), *Artifacts and organizations: Beyond mere symbolism*, Psychology Press.
- Roethlisberger F.J. et Dickson W.J. (1939), *Management and the Worker*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Schatzki, T. (2010), « Materiality and social life », *Nature and Culture*, 5(2), p. 123-149.
- Simon H. A. (1976), *Administrative behavior* (Vol. 3), New York, Free Press.
- Simon H. A. (1983), *Reason in human affairs*, Stanford University Press.
- Simon H. A. (1996), *The sciences of the artificial*, MIT Press.
- Simondon G. (1969), *Du mode d'existence des objets techniques* (Vol. 1), Aubier-Montaigne.
- Spicer A. et Taylor S. (2004), « Jumping off the Head of a Pin: Analysing Organisational Spaces », Paper presented at the European Academy of Management Conference, St. Andrews.
- Strati A. (1992), « Aesthetic understanding of organizational life », *Academy of Management Review*, 17(3), p. 568-581.
- Strati A. (2004), *Esthétique et organisation*, Ste Foy, Les Presses de l'université Laval.
- Suchman L.A. (1987), *Plans and situated actions: The problem of human-machine communication*, New York (NY), Cambridge University Press.
- Suchman L.A. (2007, 2nd ed.), *Human-Machine Reconfigurations: Plans and situated actions*, New York (NY), Cambridge University Press.
- Vaujany (de) F.X. (2015), « Ontologies in management and organization studies and their implications for sociomateriality: from rules to ethic », in F.X. de Vaujany, N. Mitev, G. Lanzara et A. Mukherjee (eds), *Materiality and Rules*, London, Palgrave, à paraître.
- Vaujany (de) F.X. et N. Mitev (eds) (2013), *Materiality and Space*, Palgrave.
- Vaujany (de) F.X. et Vaast E. (2014a), « If These Walls Could Talk: The Mutual Construction of Organizational Space and Legitimacy », *Organization Science*, Vol. 27, Iss. 3, p. 713-731.
- Vaujany (de) FX. et Vaast E. (2014b), « Dual iconography: a tale of the NATO commandment room », in F.X. de Vaujany, N. Mitev, E. Vaast et P. Laniray (eds) (2014), *Materiality and time*, Historical perspectives on organizations, artifacts and practices, Londres, Palgrave.
- Vaujany (de) FX. (2015a). *Sociomatérialité et information dans les organisations : entre bonheur et sens*, Laval : Presses Universitaires de Laval.
- Vaujany (de) FX. (2015b). « The 'ontological turn' of anthropology: implications for debates about sociomateriality », EGOS 2015, sub-theme 45: Materiality, Human agency and practice, Athens, July 2015.
- Vaujany (de), FX. et Mitev, N. (2015). « The post-Macy paradox, information management and organizing: good intentions and road to hell? », *Culture & Organization*, vol 21, Iss 5.
- Vygotsky L.S. (1930), « La méthode instrumentale en psychologie », in B. Schneuwly et J.P. Bronckart (eds), *Vygotsky aujourd'hui*, Delachaux et Niestlé, p. 39-48.
- Wasserman, V. et Frenkel M. (2011), « Organizational aesthetics: Caught between identity regulation and culture jamming », *Organization Science*, 22(2), p. 503-521.
- Yanow D. (2006), « Studying physical artifacts: An interpretive approach », in Rafaeli, A. & Pratt, M. (Eds.), *Artifacts and Organizations*, Lawrence Erlbaum associates Inc. Mahwah, New Jersey, p. 41-60.